

« Le corps parle » est un dit du langage courant. Quand ça vient de Lacan ce n'est plus trivial. Je ne crois pas qu'il ait rien dit de tel jusqu'à la fin du séminaire *Encore* où il s'agit, comme vous le savez, du « mystère du corps parlant ». J'ai essayé de suivre le ou les chemins par lesquels il y arrive.

Des détours en impasse

Il a toujours parlé du corps. Souvent contre Descartes, contre la coupure entre la pensée et l'étendue, étendue dans laquelle, dit-il, Descartes a forclot le corps. Il n'est pas original de refuser cette coupure, bien des philosophes, phénoménologues, scientifiques l'ont fait. Ce qui est original c'est de dire, comme il le fera l'année qui suit *Encore*, qu'il n'y a « rien de plus barrant que la pensée claire et distincte ». A contrario, la première leçon d'*Encore* se termine sur l'affirmation que « rien ne peut être dit sinon par des détours en impasse, des démonstrations d'impossibilité logique ».

Pourquoi ? parce que « le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé de ce réel qu'est l'impasse du rapport sexuel ». Le simple énoncé de ce réel, c'est évident, ne peut guère avoir d'effet, il y faut un dire qui soit en impasse pour faire entendre, mieux: pour faire éprouver, l'impasse de la jouissance.

Un tel dire est à l'oeuvre dans le séminaire. Dans le but, me semble-t-il, de former les analystes à pousser, par leur dire, la parole de l'analysant à s'affronter à cette impasse.

A la fin de l'année précédente, Lacan a souligné que parler du corps, c'est parler de deux corps, parce qu'il y a la jouissance sexuelle. La jouissance ce n'est pas saisissable. Au début d'*Encore* il y a cette phrase: « La jouissance de l'Autre, du corps de l'autre qui Le symbolise, n'est pas le signe de l'amour ». Il n'est pas douteux que la jouissance du corps de l'autre ne signifie pas l'amour. Elle peut être une réponse, mais fondamentalement elle reste une question. Lacan va répéter cette phrase pour essayer, par son dire, de rendre la jouissance présente et donc questionnante (16 janvier).

Le plus simple c'est le corps imaginaire. Il est évoqué dans la première leçon avec la perruche qui était amoureuse de Picasso. La preuve: elle mordillait le col de son habit, elle aimait l'enveloppe. C'est ça le corps: une enveloppe, sous laquelle il y a ce reste: l'objet a.

L'image du corps, nous le savons, se soutient de l'objet a perdu, Lacan l'a montré avec le schéma optique. Mais ici il ne parle pas du corps en général, il parle d'un corps singulier. Celui si bien conservé d'un homme célèbre, qui aimait à le montrer, qui a été filmé, à un âge plus avancé que celui de Lacan, peignant torse nu,.

Qu'a-t-il en tête quand il rapporte ce souvenir certainement ancien ? Il a soixante et onze ans, Picasso vingt de plus. Il l'a bien connu dans diverses circonstances, il a même été son médecin personnel. Picasso va mourir dans quelques mois. Il peint ses derniers autoportraits qui seront exposés peu après. Qui les a vus au Palais des Papes à Avignon ne les oublie pas. L'enveloppe a sauté, le visage est morcelé, le regard darde vers la mort. Je viens de lire des critiques de l'époque qui disaient que c'est à vomir. C'est vrai, il faut supporter de voir vous exploser à la figure ce qui devrait rester caché.

Sur l'enveloppe apparaissent les caractères sexuels secondaires, c'est ce que Lacan nomme l'(a)mur. Des « signes énigmatiques », dit-il. Sans doute leur apparition à la puberté peut-elle troubler et questionner - qu'est-ce qu'il arrive à mon corps ? - et il peut en rester quelque chose.

Ces signes font « l'être sexué », mais « c'est secondaire ». Ce n'est pas d'eux que dépend la jouissance du corps de l'autre, qui l'Autre Le symbolise. On peut s'étonner de ce que la jouissance du corps de l'autre ne dépende pas, contrairement à ce qui peut être éprouvé, de la vue ou des représentations des seins, des poils, ou du développement de l'appareil génital mâle. La jouissance du corps de l'autre est la « jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme a-sexué ». Un corps a-sexué: un corps dont le sexe n'est pas partie, et qui contiendrait l'objet a. Lacan avance alors que « l'être c'est la jouissance du corps comme tel ». Je vais y revenir. Mais d'abord, très vite, en quoi le corps symbolise-t-il l'Autre ? En ce qu'il est marqué. Il est fait pour être marqué, il est le lieu où l'on met les signifiants (Logique du fantasme 10 mai 1967). Il est d'observation courante que ceux qui l'ont conçu se pressent de le marquer de mots, de caresses, de baisers, voire de pincements, ou pire encore. En termes plus théoriques, l'incorporation par le corps de la structure de langage en disjoint le phallus et les objets a. Par là le corps est « corporisé de façon signifiante » (19 décembre). A cette condition « il se jouit ».

Ce corps, corps de jouissance n'est pas inscriptible dans l'espace cartésien, l'espace à trois dimensions, celui du corps anatomique. Contrairement aux parties du corps anatomique, les parties du corps de jouissance ne sont pas externes les unes aux autres, car les signifiants qui les marquent, à la différence des mots qui désignent les parties anatomiques, ne sont pas séparés les uns des autres, mais sont dans un espace connexe. Lacan dit que l'abord du corps par les signifiants est « flou, confus » et que le corps est « a-anatomique ».

Après les caractères sexuels secondaires, les caractères sexuels primaires. Du sexe de la femme Lacan dit ceci: « à l'être sexué pourvu de l'organe dit phallique, le sexe de la femme ne lui dit rien ». Ne lui dit rien ! Encore plus étonnant que pour les caractères sexuels secondaires. S'il y a quelques indifférents et quelques dégoutés, la plupart tirent au moins la langue !

Il faut un temps pour que soit entendue l'équivoque du « ne lui dit rien » et le dire qui la soutient.

Ce dire fait entendre l'impasse: ce sexe n'est pas porteur d'un signifiant qui serait propre à la femme, ce qui permettrait l'inscription (Lacan dit aussi l'énonciation) du rapport sexuel.

Mais voici la fin de la phrase: ...le sexe de la femme ne lui dit rien , si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps ». C'est-à-dire la jouissance du corps comme tel, du corps comme a-sexué. Il faut passer par la jouissance d'un corps a-sexué pour que le sexe de la femme dise quelque chose à l'homme ! Voilà le détour qu'impose l'impasse.

Cette jouissance du corps par laquelle il faut passer pour en arriver à la jouissance sexuelle est celle des pulsions que Freud a dites partielles, inconsiderément selon Lacan car cela laisse croire à une pulsion génitale totalisante.

Comment arrive-t-on à jouir du corps de l'autre par l'intermédiaire des pulsions partielles ? Par la voie de « la perversion polymorphe du mâle » (c'est surtout de la jouissance par l'homme du corps féminin dont il est question) (20 février). Mais sa perversion polymorphe détermine chez l'homme la jouissance de son organe....ce qui fait obstacle au rapport sexuel.

Il s'agit toujours d'interroger cette impasse de la jouissance sexuelle. Par la topologie avec l'hypothèse de la compacité. Par la parole. Lacan avait dit: il faut interroger l'inconscient jusqu'à ce qu'il dise pourquoi. Maintenant que l'accent est mis sur le non-rapport sexuel, la question devient: comment y faire par rapport à l'impasse sexuelle ?

Tout au long du séminaire il sera question de l'être. Souvent à partir de références philosophiques, mais il n'en est pas besoin pour être concerné. Le verbe être nous impose l'être...et nous ne serons jamais qu'« à coté », en position para, ce que Lacan nomme parêtre..

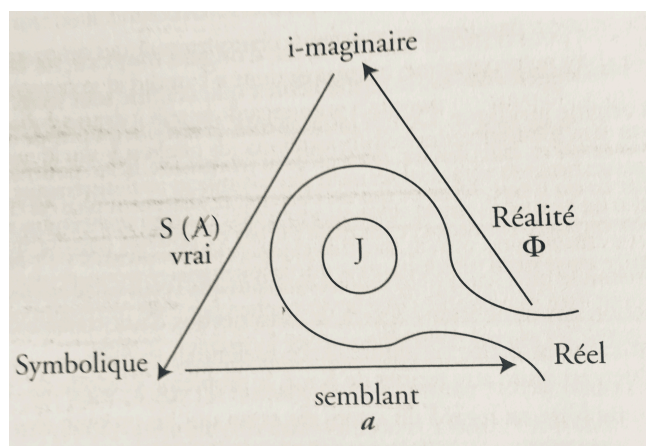
L'être qui importe aux analystes c'est l'être de la signifiante. Il est l'effet du signifiant, le signifié étant « à coté » du signifiant (sinon son sens se figé et il n'y a pas de signifiante).

L'être est ainsi lié au langage. Il l'est aussi à la jouissance du corps. « La raison de cet être de la signifiante, c'est la jouissance en tant qu'elle est jouissance du corps » (20 février).

Plus tard, cette raison résonnera, Lacan dira que la pulsion est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire (*Le Sinthome* 18 novembre 1975).

Les corps retenus invisiblement

Dans la leçon du 20 mars il y a un schéma intéressant pour la question qui nous occupe. Un triangle dont les sommets sont I S R, le réel étant un ouvert entre le symbolique et la réalité. Au centre une vacuole marquée J: la Chose inaccessible. Autour, partant du Réel et y faisant retour une courbe: le mouvement de la jouissance. Sur les cotés des lettres qui écrivent le manque dans trois registres. a: le semblant d'être, Φ : la réalité réduite au fantasme, S(A): la vérité pas toute.



Le corps est repérable dans ses trois dit-mansions. Comme enveloppe imaginaire (pour laquelle l'objet a a de » « l'affinité »). Comme morcelé par le symbolique, marqué par le manque. Comme corps de jouissance « retenu invisiblement » par ce qui s'écrit dans la parole.

Le symbolique porté par la parole va vers Réel. Jusqu'à rencontrer « des points d'impasse, de sans issue qui font entendre le Réel s'accédant du symbolique à son point le plus extrême ». Ce « travail de texte » Lacan l'image avec la toile d'araignée, dont les fils n'atteignent pas le centre lequel peut figurer le Réel, les derniers croisements représentant les points d'impasse. Figuration de l'écrit qui se dépose de la parole, qui crée des « parêtres » de la surface, lesquels correspondent, me semble-t-il, à des effets de signifiante.

Dans quoi et de quoi les corps sont-ils retenus ? Ils sont retenus dans leur jouissance: pas plus loin. Mais sait-on si on a atteint le point le plus extrême ? Du « pas plus loin » on peut parfois passer à « un pas plus loin ». Lacan ne se prive pas d'homophonies translinguistiques (à la fin du séminaire il joue entre signe et thing). Je ne peux m'empêcher d'entendre derrière le « s'accédant » l'anglais succeeding.

Spinoza disait: « nul ne sait ce que peut le corps » ? Lacan dit plus loin: le corps devrait vous épater plus. Une différence importante: pour Spinoza la mort est extérieure au corps. C'est peut-être pourquoi il riait aux éclats en regardant les araignées se combattre dans la toile ou dévorer des mouches. Pour Lacan le mouvement de la jouissance est le chemin vers la mort. Il disait qu'à écouter leurs patients les analystes retrouvaient ce qu'il avait dit au séminaire. Ces derniers jours, travaillant cette leçon, j'ai entendu un analysant qui après son premier rendez-vous amoureux disait: je n'ai vu que l'enveloppe. Je n'avais jamais entendu rien de tel. Un autre qui avait dit: le langage est un outil, ce qui m'avait fait émettre un bruit dubitatif, était revenu disant: non ce n'est pas un outil, je suis traversé par les fils du langage. Quant à moi, l'image de la toile dans laquelle nous sommes pris m'a fait répondre à un analysant se réjouissant que les dernières séances aient « porté leurs fruits », que nous avions « dégagé les branches ».

Le mystère du corps parlant

Dans la leçon du 15 mai, deux propositions vont introduire le « corps parlant »: « Je parle avec mon corps et ceci sans le savoir », puis « Ce qui parle sans le savoir me fait sujet ».

Aristote dit: « l'homme pense avec son âme », Lacan traduit : l'homme pense avec les mécanismes supposés dont se supporte son corps, « pensée du manche », discours du Maître. La première proposition le contredit: Le « Je » parle avec son corps qu'il ne maîtrise pas, c'est le « Je » de l'énoncé, le sujet du verbe. Qui disparaît dans la deuxième proposition, où « ce qui parle » le fait sujet, sujet de l'inconscient.

La première proposition peut être lue comme le moment de l'énoncé de la demande. La deuxième comme la mise de la barre sur le sujet par les signifiants inconscients de la demande, qui viennent du corps.

Lacan va dire ensuite que « ce qui parle » a affaire au non-rapport sexuel, à la « rupture » du savoir qui ferait qu'il y aurait un rapport sexuel, il nomme ce qui parle « corps parlant ».

A lire ce que fait le corps parlant confronté à cette rupture du savoir, il y a de quoi s'étonner...et sourire ! Il rêve d'avoir comme partenaire le monde, un monde plein de savoir. Il ne veut pas baiser, si il le fait ce n'est que par malentendu et du coup il rate sa jouissance « effective ». Laisse seul il sublime à tour de bras s'emballant pour les universaux: le Beau, le Bien, le Vrai.

Donc un désaccord radical entre la « jouissance effective » du corps parlant, a-sexué (dont la jouissance apparaît, au point où nous en sommes de notre lecture, comme pulsionnelle) et la jouissance sexuelle.

Lacan accentue la présentation du désaccord est ne mentionnant comme destin (« avatar » dit Lacan) de la pulsion que la sublimation. Les autres destins, et en particulier le refoulement, soutiennent la perversion polymorphe de l'homme qui mène à l'acte sexuel.

L'essentiel est que la fin de la jouissance, celle des pulsions partielles, est « à côté » de ce à quoi elle aboutit, par malentendu: la reproduction. De la reproduction des corps il est question tout au long du séminaire. Est souligné ce qui y pousse, voire y force: le langage, les sentiments (16 janvier) la réalité (20 mars). Si bien (ou si mal !) que »l'encore à naître ne donnera rien que de l'encor-né ». Par quoi serions-nous d'avance trompés sinon par le désir parental...qui a eu le même sort.

Le désaccord sera qualifié plus loin de destin fatal, il est pour le moment traité sur le mode comique avec une présentation personnifiée du corps qui vise, à mon sens, à distinguer le « parlant », qui est le corps, du sujet. Nous pouvons avoir tendance à attribuer la rêverie d'un monde plein de savoir et la sublimation au sujet, mais strictement défini, le sujet ne parle pas et « n'a pas grand chose à faire avec la jouissance » (16 janvier).

C'est quand il explique que le noeud borroméen est la formalisation d'un métalangage (qui n'a rien à voir avec ce qui est ordinairement dénommé ainsi) à partir des traces (l'écrit) que laisse le langage, que Lacan désigne ce qui parle comme corps.

On entend que le corps parlant est le corps dont les trois dit-mansions sont nouées. Si le corps imaginaire a un partenaire imaginaire plein de savoir c'est par le symbolique, parce que « les mots ont mis dans le corps des représentations imbéciles ». Et si là où ça parle ça jouit, c'est parce qu'il y a le réel dans le nouage.

Le corps, on l'a vu, est retenu par ce qui s'écrit de la parole, par ces traces où le réel s'accède. L'image était celle de la toile d'araignée. Elle se tisse et se retisse à l'identique, mais ce qui s'écrit de la parole n'est-il pas susceptible de quelque changement par rapport à cette « insuffisance du savoir par quoi nous sommes encore pris »? Peut-il y avoir quelque progrès dans le savoir ? Cela

préoccupe Lacan. Il n'y aurait pas rapport sexuel, mais il y aurait peut-être « meilleur accord de la jouissance et de sa fin ».

Ce qui ouvre à beaucoup de questions. Sur ce qui permet d'en savoir plus, est-ce par la voie du sujet supposé pouvoir apprendre à lire (9 janvier) ? et bien que le savoir ne veuille rien savoir de l'être de l'Autre (15 mai). Sur ce que pourraient devenir les rapports de la jouissance sexuelle et de la sublimation ici présentée de façon moqueuse comme liée aux au Beau, au Bien, au Vrai, compensateurs de l'insatisfaction sexuelle (13 février). Ce savoir en plus donnerait-il le « truc » contingent grâce auquel il se pourrait « qu'un chacun baise convenablement sa une-chacune « ! (8 mai). Favoriserait-il la rencontre contingente de symptômes, d'affects qui sont les traces de l'exil de chacun hors du rapport sexuel, non comme sujet mais comme parlant ? (26 juin) Que le corps parle par les symptômes et les affects on s'en doutait, là Lacan l'énonce.

La leçon du 15 mai se termine par cette phrase « Le réel c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient ». Plutôt qu'à celui dit de l'incarnation que Lacan ne semble pas considérer comme tel, mais plutôt comme un mythe où l'incorporation manifeste la prégnance de la pulsion orale (8 mai) je pense aux Mystères antiques, aux Mystères d'Eleusis.

Lacan en dira qu'il y a peut-être eu alors une « science » de la jouissance, le malheur étant qu'il n'y en a plus trace (*Les non-dupes errent* 20 novembre) .

A cette absence de trace fait écho, dans *La Troisième*, le terme d' »abîme » appliqué au réel. Il m'avait semblé que la jouissance du corps « comme tel » était la jouissance pulsionnelle. Mais ni l'écriture de la pulsion, ni sa grammaire, ni les signifiants de la demande, ne sont mystérieux. Et si lalangue tend à « civiliser » le réel, à y découper les objets a, le réel n'en reste pas moins un « abîme ». Là réside le mystère.

On notera que dès le début de la leçon suivantes le savoir est qualifié d'énigme. Se trouvent ainsi distingués l'énigme d'un symbolique dans le réel, et le mystère d'un réel où le symbolique est absent.

Et puis Lacan pose dans cette leçon du 26 juin une question inattendue. « Le corps est-ce ou n'est-ce pas le savoir de l'Un ? ». Inattendue parce que l'Un est hors corps (le corps est « moins-Un » comme l'Autre). Son interrogation est, semble-t-il, le Un n'est-il pas sorti du corps ? Une question qui a comme un relent kleinien. Mais il répond tout de suite: « le savoir de l'Un se révèle ne pas venir du corps, pour le peu que nous puissions en dire, il vient du signifiant Un »

Et la santé du corps ?

Il y a dans le séminaire (8 mai) une brève allusion à la pathologie somatique. Lacan évoque la sécheresse des glandes lacrymales, qui est l'un des symptômes du syndrome dit « syndrome sec », lequel relève d'un mécanisme auto-immun. On est dans le cadre de la psychosomatique. Comment marche le corps, demande Lacan, qui joue sur le double sens: motricité et fonction. Il y a, dit-il, des « miracles du corps ». On devait être « épaté » de son fonctionnement, sans prétendre le saisir d'une position de Maître, par la pensée « du manche ».

Il l'interroge à partir de la position du sujet. Quand on vous marche sur le pied, que ce soit corporellement, symboliquement, imaginativement, on vous affecte, et ça pleurniche. Quel rapport avec le fait de parer à l'imprévu, de se barrer ?

Il préfère nous laisser répondre, la réponse est simple: le rapport le plus direct. L'affect et sa manifestation sont liés au fait que le sujet se barre. Pour parer à l'imprévu il se barre (poétiquement il se pare du signifiant sous lequel il succombe *Ecrits* p.843) Il y a alors séparation d'avec l'objet a, c'est-à-dire castration, ce que lalangue sait: se barrer, se tailler, se casser, sont synonymes. S'il n'y a pas barre sur le sujet (il y a alors holophrase) pas d'affect, pas de pleurs, et possible déclenchement de maladies psychosomatiques.

On pourrait dire qu'alors » ce qui parle » ne me fait pas sujet. D'où le questionnement sur les nouages dans la psychosomatique.

